



HAL
open science

Négocier les mémoires en temps de transformations urbaines, regards croisés entre Grenoble, Saint-Denis (La Réunion) et Tunis

Ryma Hadbi, Anwar Hamrouni, Tanika Join

► **To cite this version:**

Ryma Hadbi, Anwar Hamrouni, Tanika Join. Négocier les mémoires en temps de transformations urbaines, regards croisés entre Grenoble, Saint-Denis (La Réunion) et Tunis. 2022. hal-04125417

HAL Id: hal-04125417

<https://hal.science/hal-04125417>

Submitted on 12 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Négocier les mémoires en temps de transformations urbaines, regards croisés entre Grenoble, Saint-Denis (La Réunion) et Tunis

 rencontreaau.hypotheses.org/426

Ryma Hadbi, Anwar Hamrouni, Tanika Join

Nous nous intéressons ici, à l'expression des mémoires plurielles de fragments de territoires en transformation dans la rencontre entre leurs habitants et les acteurs institutionnels de la fabrique de la ville. Pour cela, nous nous appuyons sur trois travaux de recherche menés à Grenoble (cité de l'Abbaye), à Saint-Denis de la Réunion (quartier Patate à Durand) et à Tunis (Burj Toukebri) de manière à discuter les reconfigurations sensibles qu'elles subissent.

Mots-clés : Mémoire(s), projet urbain, parole habitante, reconfigurations sensibles, transformation urbaine



Ecouter le podcast sur la chaîne CanalU des rencontres AAU

<https://www.canal-u.tv/chaines/aau/ambiances-recits-et-memoires-en-temps-de-transformations-urbaines-discussion-croisee>

Introduction

Sur un même espace cohabitent les mémoires multiples et variées de ceux qui l'habitent, qui le pratiquent, qui le fabriquent et qui en déterminent sa gestion. Cette diversité de mémoires, tant fluctuantes que labiles, résulte à la fois de l'expérience vécue de chacun de ces acteurs, de leur appropriation symbolique et de la valeur affective qu'ils accordent au lieu. Lorsque les quartiers se transforment, les mémoires sont de fait impactées et négociées entre les différents agents qui gravitent autour du projet. Entre Grenoble, Saint-Denis (La Réunion) et Tunis, nos terrains de recherche respectifs nous ont amenés à interroger les récits de la transformation urbaine. Nos enquêtes s'appuient sur des acteurs, des cadres et des échelles différents dans des territoires éloignés. Elles racontent chacune à leur manière la place des mémoires dans la fabrique urbaine. Nous

présenterons ici l'expression des mémoires de ces lieux dans la rencontre entre leurs habitants et les acteurs institutionnels et professionnels et discuterons les reconfigurations sensibles qu'elles subissent en contexte de transformations urbaines.

Démolir ou conserver : la mémoire au service des politiques publiques pour faire projet

Lorsque Paul Mistral est élu maire en 1919, Grenoble est encore une petite ville serrée dans la plaine, entourée de montagnes et bornée par ses remparts. Pour moderniser Grenoble et lutter contre la crise du logement, il souhaite passer immédiatement à l'action en créant dès 1921 l'Office Public d'habitations à bon marché de la ville de Grenoble. Construite entre 1927 et 1931, la cité de l'Abbaye fait ainsi partie des toutes premières constructions de l'Office sur la plaine agricole extra-muros. C'est alors autour d'elle que la plaine s'organise petit à petit au fil des décennies pour se transformer en un quartier majeur de l'agglomération. Avec son style architectural local et caractéristique des années 1930, les experts locaux la considèrent comme l'ultime témoin non transformé de cette époque. Ses qualités lui valent d'ailleurs, en 2003, l'attribution du label « Architecture contemporaine remarquable ». Pourtant, dans leur volonté d'assurer le renouveau du quartier, la ville de Grenoble et le bailleur Actis, propriétaire de la cité, tranchent furtivement dès 2008 pour sa démolition-reconstruction.

Entre 2008 et 2016, la cité de l'Abbaye va faire l'objet de vifs questionnements sur son devenir. Les études et les évaluations sur son état technique, ses qualités architecturales, urbaines et sociales se multiplient et suscitent l'intérêt de nombreux collectifs et défenseurs du patrimoine ordinaire. Dans cette atmosphère ponctuée de désaccords entre les habitants, les aménageurs, les élus et le bailleur social, on s'interroge avant tout sur ce qui restera de la mémoire de la ville et de ses habitants si elle venait à être entièrement démolie et encore plus si ces derniers venaient à être délogés de manière définitive du quartier.

Finalement pour essuyer les critiques, la Ville de Grenoble et Actis font le choix de mandater en 2016 le groupement Particules pour réaliser une ultime étude sur le renouvellement urbain de la cité de l'Abbaye. L'un des enjeux majeurs de l'étude consistait alors à réaliser un "diagnostic" qui recueille tant la mémoire habitante que les usages, les pratiques et les ambiances de la cité dans son milieu urbain. Pourtant, au même moment, la ville de Grenoble décide d'acter la démolition d'un des bâtiments de la place Joseph Riboud. Le devenir de l'Abbaye se dessine finalement en faveur d'une réhabilitation partielle dont l'une des orientations principales consiste à « *transcrire la mémoire et l'identité des quartiers concernés et de leurs habitants en tant que patrimoine matériel et immatériel* ».



Figure 1 : HADBI R., Cité de l'Abbaye. Grenoble (France), 2021. CC-BY-NC-SA

À La Réunion, au moment de la départementalisation en 1946, l'urbanisation s'est appuyée sur une logique de rattrapage accélérée à partir des années 1970. Compte tenu de la situation urbaine, sanitaire et sociale et des problématiques de logements, l'Île connaît en moins de vingt ans, des mutations profondes dont les villes concentrent les effets. Aujourd'hui, la mémoire collective de ceux qui ont connu ces transformations y est riche d'un passé récent.



Figure 2 : JOIN T., Ville de Saint-Denis. La Réunion, 2019. CC-BY-NC-SA

En 1970, le village de Patate à Durand, sur le littoral de Saint-Denis, est constitué de quelques maisons en bord de mer occupées par des familles de pêcheurs à proximité d'anciennes forgeries abandonnées et d'une ancienne manufacture de tabac devant lesquelles passait une petite nationale. Son tissu économique était centré sur la pêche. Il suffisait de traverser la nationale qui passait devant les cases pour se mettre à la mer et de disposer des échoppes le long de la route pour y vendre son poisson. Depuis, la petite nationale est devenue une deux fois deux voies embouteillées et l'urbanisation qui s'est poursuivie a rapidement circonscrit les mémoires de ce quartier de pêcheurs sur un îlot bien délimité du grand quartier du Butor. Dans le flot des transitions territoriales brutales de la ville de Saint-Denis, l'histoire du quartier de pêcheur s'est peu à peu dématérialisée pour vivre dans les mémoires collectives. En 2016, cette mémoire collective est mise en valeur par le travail du photographe Jean-Marc Grenier, qui a su gagner le cœur des habitants du quartier depuis les années 1990 et dont l'exposition *Mythologie* a été présentée à la Cité des Arts, centre d'art installé dans les anciennes forgeries toutes proches du quartier. En parallèle le travail de Laurent Hoareau s'attache à retracer la généalogie des familles installées depuis 150 dans ce quartier.

Le 29 octobre 2018, alors que la convention pluriannuelle de l'ANRU s'apprête à être signée entre la ville de Saint-Denis et l'État, une réunion d'information annonce officiellement aux habitants la démolition à venir des bâtiments Piranhas et Cassepierre. L'histoire de l'aménagement du quartier reste absente des discussions sur les démolitions planifiées. Face à des acteurs contraints par les cadres du projet, les habitants continuent d'occuper l'espace public et faire vivre ces mémoires en affirmant leur ancrage territorial.

Ambiances, récits et expériences vécues en reconfiguration

À Patate à Durand, au centre des immeubles se trouve un petit square, le square Mérencienne, qui porte le nom d'une des premières familles installées dans le quartier et dont le nom continue à être porté aujourd'hui par une partie des habitants. Il y a une dame à son balcon qui observe, une autre assise sur une chaise en bas d'une des résidences, elle rapièce un grand filet de pêche. Au niveau du petit square, un homme entraîne son coq de combat. Il a un coq en bois dans la main, avec lequel il feint d'attaquer le sien pour que ce dernier riposte. Juste à côté de ce quartier dans lequel on entend encore les coqs chanter se trouve un rond de coq. C'est un bâtiment rond en tôle dans lequel il y a des petits gradins et où se déroulent régulièrement encore les batailles de coqs. Le long du boulevard Lancastel, au pied de la résidence Piranhas se trouve un petit bar/café et le local associatif des pêcheurs juste à côté sous une sorte de porche. En passant, deux hommes me saluent. En remontant vers la Fabrik, centre d'art dramatique installé dans l'ancienne manufacture de tabac, un petit jardin spontané occupe un espace délaissé avec quelques bananiers et papayers (journal de terrain, mars 2019).

Si la mémoire du quartier de pêcheur a pu faire l'objet d'une exposition photo documentée et l'objet d'un travail historique mené dans le cadre de l'exposition, elle est dans les bureaux des aménageurs le poids d'une histoire dont peine à se défaire le projet. Le 20 février 2019, en réunion de gestion urbaine de proximité, les points abordés traitent principalement de la gestion de l'espace public et mettent en avant la volonté des acteurs de pallier à la forte appropriation de ces espaces par les habitants.

À Patate à Durand, au fil du projet de renouvellement urbain, les politiques publiques ont eu le rôle de formalisation et de sélection d'éléments à conserver, à valoriser ou à effacer dans les processus de reconstructions de la ville sur elle-même. Si au début du projet de renouvellement les mémoires vécues et collectives de ces espaces sont interrogées par les acteurs c'est finalement pour mieux clore une page de l'histoire de ces lieux en transformations. L'image du quartier de pêcheur a ainsi permis aux acteurs locaux d'échanger à l'échelle nationale en s'appuyant sur l'imaginaire collectif autour des quartiers de pêcheurs. Cet imaginaire permet de donner du cachet au quartier de Patate à Durand pour valoriser sa dimension socio-symbolique dans le cadre son renouvellement urbain. Au fil des avancées du projet urbain, cette mémoire collective du quartier de pêcheur a été réduite à l'image du "village de pêcheurs dans lequel il n'y a plus de pêcheurs".

À Grenoble, la cité de l'Abbaye a permis l'émergence d'un esprit de "village dans la ville" où tout le monde se connaissait. La solidarité et la bienveillance animaient le quotidien de ses habitants. Au fil du temps, ils se sont appropriés les lieux jusqu'à se sentir chez eux même sur l'espace public : « *C'est notre quartier, on mangeait dehors, on dormait presque dehors* ». Ils ont vu leur village se transformer petit à petit pour devenir un véritable quartier urbain. Dans l'imaginaire collectif, les jardins, les fermes, les ruisseaux,

les sources d'eau, les arbres splendides et les vues sur les montagnes régnaient à l'Abbaye. Ses habitants connaissent très bien l'histoire et la mémoire de leur quartier et ont à cœur de continuer à les faire vivre et de les transmettre. Ils sont d'une manière ou d'une autre le véritable patrimoine de l'Abbaye. Leur engagement et leur mobilisation dans ce contexte de transformation urbaine témoignent de leur attachement au lieu et de leur ancrage. Les habitants nés dans la cité de l'Abbaye incarnent "la première âme du quartier". Dans les années 1960, la communauté des gens du voyage s'y sédentarise et constitue alors "une seconde âme" du lieu. Dans les cours, il y avait une vie collective et des modes de vie qui tiraient leurs origines des différentes cultures rurales et populaires de ses habitants. Les vieilles cités sont à bien des égards un témoin précieux : « Moi je trouve que garder ça, c'est entretenir l'espoir. On garde une histoire qu'on n'efface pas, on garde l'histoire du lieu ». L'Abbaye « est imprégné d'une belle histoire, avec des plus et des moins ». Elle est un patrimoine urbain, architectural et social tant pour la ville que pour ses habitants.

Pourtant, c'est curieusement l'image de la cité ouvrière classique qui est publiquement mise en avant dans le cadre du projet d'urbanisme transitoire porté par la ville le temps du projet urbain qui s'échelonne sur plusieurs années (2021-2030). La ville souhaite par là réactiver l'imaginaire social faisant référence aux modes de vie, aux valeurs et aux codes sociaux de la cité ouvrière typique pour maintenir et favoriser le lien social. Pourtant, ni sa forme urbaine, ni le portrait social de ses habitants, ni leurs récits de vie ne permettent de rapprocher son identité à celle d'une cité ouvrière. Mais en réalité, en jouant de la confusion qu'il peut y avoir entre habitations ouvrières et habitations à bon marché, la ville de Grenoble manifeste ici son désir ardent d'inscrire sa mémoire locale dans la grande histoire du logement social du XX^e siècle en France.

À l'Abbaye, l'enjeu principal de cet urbanisme transitoire consiste à préserver le patrimoine matériel et immatériel du lieu tout en fabriquant "de la mémoire dans le présent, par sédimentation », car ce qui importe désormais « c'est que ça continue à vivre ». Le patrimoine matériel de l'Abbaye sert désormais de décor urbain symbolique sur lequel la ville s'appuie pour ancrer spatialement et temporellement les usagers du lieu. Les collectifs socioculturels installés sur place sont pleinement conscients de la valeur sociale de la cité de l'Abbaye. La mémoire du lieu comme ressource culturelle prend par exemple forme dans la résidence artistique d'une carnettiste-illustratrice qui organise « une déambulation sensible et ludique » dans le quartier pour dépeindre l'ambiance du lieu au présent. C'est aussi dans l'exposition *Le bruit qui court* qui propose une série de portraits photographiques d'anciens habitants de la cité de l'Abbaye couplée à « une sieste musicale et sonore » pour s'immerger dans la mémoire des lieux.

Par leurs actions, les institutions publiques et les aménageurs ont graduellement transformé la mémoire collective en un objet "hybride" qui vise à donner « au souvenir de l'événement passé une forme stabilisée" (Rautenberg, 2003 ; p. 145) et archivable. L'enjeu étant de faire entrer ces mémoires collectives et vécues dans la mémoire locale afin que tout un chacun puisse à son tour s'en saisir et se l'approprier à l'image d'un héritage commun sur lequel le renouvellement de la cité repose.

Hétéroclicités et stratification de mémoire(s) dans la fabrique d'un commun

En Tunisie, l'oukalisation désignait une typologie architecturale spécifique de la médina, semblable aux caravansérails et aux fondouks. Les "oukalas" (Callens, 1950) étaient centralisées dans les établissements délaissés par leurs propriétaires au cœur de la médina avant de devenir un phénomène national touchant les écoles, les hammams, les palais, les oukalas, casino, villas, les anciens locaux du parti politique après le mouvement social de 2010. Aujourd'hui, elle désigne l'appropriation par un ensemble de transformations, souvent frugales, spontanées et ordinaires de l'ordre du bricolage ou du temporaire que des bâtiments à valeur patrimoniale subissent. Les oukalisateurs apportent de nouveaux usages, de nouvelles représentations et de nouvelles interprétations à des objets du quotidien. Les lieux squattés se transforment d'un casino de charme, d'un palais beylical à de simples délaissés urbains, viviers de danger et d'actes illicites. Ce terme revêt au fil des années une connotation péjorative, pour décrire désormais tout lieu sans propriétaire, insalubre et occupé illégalement, loué à la journée pour une somme symbolique à des personnes en situation de précarité. Ainsi, l'oukalisation qualifie désormais toute transformation par les usage(r)s, les ambiances, et les mémoires d'un bâtiment délaissé occupé illégalement et "*partagé par deux familles et plus sans lien de parenté.*" (Derbel, 2018)

Ces différents aspects font de ces formes d'habitat d'un genre nouveau (Breviglieri, 2017) un cadre d'étude intéressant permettant de suivre la tectonique des mémoires dans le sens où certaines strates s'affaissent, d'autres s'affirment et d'autres se consolident. De même, inévitablement, de nouvelles mémoires continuent à être édifiées.

Entre la valeur historique des bâtiments oukalisés, le regard sociétal, les récits collectifs et les transformations des squatteurs, un ensemble de mémoires et de perceptions s'incruste, se superpose et s'empile pour former les strates mémorielles de ces oukalas. L'alter-patrimonialisation (Diab, Ozturk et Hamrouni, 2021) devient une nouvelle forme d'architecture d'usage (Naji, 2017), de patrimoine citoyen et ordinaire qui visent la mise en cohésion de mémoires en conflits. Le Genius Loci et les nouvelles trajections ambiantales construisent de nouvelles interactions qui invitent à redéfinir ce qui fait patrimoine loin de la technicité basée sur la haute performance et la rentabilité, voire encore l'esthétique de l'acte de conserver.

Les mémoires évoquées dans cette configuration pourraient se définir comme dynamiques évolutives, adaptables et fluides. La négation des projets actuels de préservation et sauvegarde du patrimoine qui se définissent essentiellement à travers la mise en avant des valeurs du passé, d'ambiances asynchronisées et de configurations asituées par rapport au contexte actuel. Ces mémoires deviennent le levier d'une mise en commun, les garantes d'une nouvelle relation qui tissent davantage d'investissement émotionnel aussi bien que matériel dans la transformation de ces lieux abandonnées en un nouveau chez-soi.



Figure 3 : HAMROUNI A., Palais Burj Toukebri. Tunis (Tunisie), 2020. CC-BY-NC-SA

Burj Toukebri est un palais beylical qui a servi jadis comme résidence d'été à la fille du Bey Husseinite de cette époque (Revault,1974). Au fil des années, le bâtiment se dégrade, se délaisse et s'oublie peu à peu. Il s'estompe au milieu des nouveaux immeubles polyfonctionnels qui l'écrase jusqu'à le réduire à un bruit de fond, un simple espace sans aucune valeur, nul apport ou fonctionnalité distinctive. Oublié par les institutions, la société et les voisins, ce bâtiment délabré et insalubre s'est transformé en un toit pour plusieurs familles venues s'y abriter dans les conditions financières difficiles, de la précarité et la nécessité.

Ces nouveaux usagers sont devenus le danger qui guette la sécurité des voisins, leurs modes de vie et d'appropriation des lieux semblent primitifs, frugals et réduits à l'essentiel. Toutefois, une famille a développé un attachement à ce bâtiment les transformant en un chez-soi. Un investissement émotionnel et matériel se manifeste à travers des gestes, des modifications, des améliorations et des détournements d'usage. L'oukala, supposé être un lieu d'extrême précarité et de danger aux yeux des autorités et de la société, se transforme en un support de valeurs de partage, d'entraide entre les oukaliseurs. Un jardin partagé se fabrique, un patio partagé se crée dans la volonté de reproduire des bouts d'anciennes habitations. La conscience de la valeur patrimoniale de l'édifice est bien présente. Des efforts vont dans le sens d'affirmer cette dimension patrimoniale et de préserver la solidité de ce bâtiment. Après tout, les oukaliseurs partagent le même devenir que l'oukala. L'effondrement de cet édifice engendrera celui des familles. Plus que ça, les deux sont en suspens, oubliés et en arthmie. Ces ressemblances et ces destins liés sensibilisent les oukaliseurs sur l'obligation de préserver et conserver l'édifice.

Nous prouvons via cette lecture que l'objet patrimonial se démystifie et se transforme en facilitateur et accélérateur de projets de participation citoyenne une fois dépourvu de ses dimensions politiques, rigides et conceptuelles. Cette approche permet la fabrication de projets plus ancrés dans leurs contextes sociétaux, plus accessibles et facilement appropriables par les usagers.

Pour conclure, ce qui nous intéresse dans l'étude du contexte tunisien c'est la pluralité des dimensions assimilées aux mémoires pour un seul objet patrimonial. À l'instar du borj Toukebri qui présentait à l'aube de l'indépendance une mémoire refoulée pour son renvoi à une période historique problématique en Tunisie (celle des Beys). Puis, il s'est identifié comme une mémoire construite autour du phénomène de l'oukalisation. et ses facettes sombres via les récits collectifs et les imaginaires politiques alimentés par un apport du cinéma. Pour devenir finalement une nouvelle valeur mémorielle propre aux squatteurs.

Conclusion

Sur nos trois terrains, les débats autour des projets de transformations urbaines ont naturellement fait émerger la question des mémoires dans le cadre de processus de négociations et de reconfiguration de celles-ci. Le recours à la mémoire permet de redonner du sens à un territoire à travers la dimension sociale et vécue de ses habitants et usagers.

Ce qui détermine les mémoires ce sont les formes d'occupation, le degré d'investissement et le sentiment d'appartenance au lieu. La charge affective et émotionnelle se construit en s'appropriant le bâtiment occupé et en s'y identifiant graduellement. Le projet culturel porté par les politiques publiques consiste en un passage d'une culture "populaire" à une culture "organisée" qui propose une histoire commune faite de l'assemblage de plusieurs mémoires individuelles et collectives éparpillées dans laquelle chaque habitant et/ou usager pourrait se reconnaître afin de s'approprier symboliquement et affectivement les lieux. À Grenoble comme à Saint-Denis ou Tunis ces mémoires se nourrissent des nostalgies du temps passé, des idéaux historiques remplaçant par l'urbanisation accélérée. Quand la ville se transforme les mémoires sont constamment re questionnées et repositionnées dans l'immédiat, l'ici et le maintenant. La question mémorielle apparaît, à la fois pour les institutions publiques et pour les habitants concernés, comme une forme de résistance collective face à la modernisation qui vient fragiliser les liens entre la société et son territoire quotidien (Lefebvre, 1962) en bouleversant les rapports symboliques d'attachement aux lieux. Dans les projets de renouvellement urbain présentés à Grenoble et à Saint-Denis la mémoire est utilisée comme un instrument dont les institutions publiques s'emparent pour rendre plus humains les projets. Dans d'autres situations, ces derniers vont même jusqu'à politiser la mémoire du lieu en visant une acceptation sociétale et une légitimité du projet en puisant dans les discours et des récits collectifs. À Tunis, les traces du passé sont présentes mais tamisées au service d'un nouveau projet sociétal annoncé depuis le mouvement social de 2010. Deux approches émergent alors de nos terrains pour traiter la question des reconfigurations sensibles des mémoires en temps de

transformations urbaines. La première tend à figer les mémoires lors des projets urbains par le maintien d'un « décor » bâti historique qui conforte les nostalgiques. Philippe Gervais Lambony et Clément Colin (2019) parlent d'épidémie de nostalgie dans notre société dont la source serait une compression du temps et de l'espace (Gervais-Lambony, 2012). Le partage d'une mémoire commune permet aux politiques publiques de donner une épaisseur historique à un lieu (Chalas, 2000 ; p. 53) et ainsi renforcer les liens entre des habitants et leur territoire. La deuxième se dessine davantage dans des régions où la question de l'héritage pose un grand débat sociétal et identitaire profond au risque de créer des tensions et des ruptures sociétales, dont la Tunisie est ici l'exemple. Les usagers s'approprient les projets urbains en y projetant leurs propres imaginaires, représentations et dynamiques. La mise en commun des mémoires devient une obligation de survie, de solidarité et d'entraide sur laquelle se construisent des politiques urbaines résilientes. Les mémoires s'imposent ainsi comme un accélérateur de transformations et un outil stratégique de gouvernance.

Bibliographie sélective

AUDAS, Nathalie, 2012. Les prises affectives des lieux en tant qu'expression de l'ambiance urbaine, *Ambiances in action / Ambiances en acte(s) – International Congress on Ambiances*, Canada : Montreal, p.345-350. <[halshs-00745950](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00745950)>

CHALAS, Yves, 2000. *L'invention de la ville*, Paris : Anthropos. 199 p.

COLIN, Clément, GERVAIS-LAMBONY, P, 2019. Pour une géographie des nostalgies citadines. Quelques pistes théoriques à partir d'exemples chiliens et sud-africains, *Annales de géographie*, 2019/4 (N° 728), p. 37-56. DOI : [10.3917/ag.728.0037](https://doi.org/10.3917/ag.728.0037)

DERBEL, Khadija, 2018. L'"oukalisation" de l'école primaire de la rue du Tribunal : une question d'appropriation de l'espace, *Al-Sabil : Revue d'Histoire, d'Archéologie et d'Architecture Maghrébines* [En ligne], n°3

DIAB, Jinane, ÖZTÜRK U, HAMROUNI, A, 2021. Les transformations de l'existant et du patrimoine au filtre de méthodes ambiantales : entre Beyrouth, Istanbul et Tunis, In 6èmes Rencontres Doctorales Nationales en Architecture et Paysage L'architecture en recherche : héritages et défis. 25, 26 octobre 2021, Paris, France : Ministère de la Culture et ENSA Paris-Val de Seine, URL : https://www.paris-valdeseine.archi.fr/fileadmin/mediatheque/image/transversal/6e-rencontres-doctorales-en-architecture/programme_renc_doct_2021.pdf

GERVAIS-LAMBONY, Philippe, 2012. Nostalgies citadines en Afrique Sud, *EspacesTemps.net* [En ligne], Travaux, mis en ligne le 7 mai 2012, URL : <https://www.espacestemp.net/articles/nostalgies-citadines-en-afrique-sud/>

HADBI, Ryma, 2020. Révéler ce qui fait patrimoine pour penser le renouvellement urbain des cités d'habitations à bon marché de Grenoble, *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 8 | 2020, mis en ligne le 5 novembre 2020,

URL : <http://journals.openedition.org/craup/4606> ; DOI :
<https://doi.org/10.4000/craup.4606>

HALBWACHS, Maurice, 1997 [1950]. *La mémoire collective*, Paris : Éditions Albin Michel (Bibliothèque de « L'Évolution de l'Humanité »). 304 p.

LEFEBVRE, Henri, 1962. *Introduction à la modernité : préludes*, Éditions de Minuit. 396 p.

NAJI, Salima, 2019. *Architectures du bien commun : pour une éthique de la préservation*, MétisPresss. 240 p.

RAUTENBERG, Michel, 2003. *La rupture patrimoniale*, Grenoble : Éditions À la croisée. 173 p.

REVAULT, Jacques, 1974. *Palais et résidences d'été de la région de Tunis (XVIe-XIXe siècles)*, Paris : Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, Études d'antiquités africaines. 441p.

TORRES ASTABURUAGA, Adrián, CHAUDIER, E, et TIXIER, N, 2016. Mémoire du futur, from old roots to new shoots. Patrick Geddes in India (1914-1924), *Espaces et sociétés*, Paris, France, Erès, p. 99-120. <hal-01518178>

WATREMEZ, Anne, 2008. Vivre le patrimoine urbain au quotidien : pour une approche de la patrimonialité, *Culture & Musées*, n°11, p. 11-36

Citer ce billet : Ryma Hadbi, Anwar Hamrouni, Tanika Join, "Négocier les mémoires en temps de transformations urbaines, regards croisés entre Grenoble, Saint-Denis (La Réunion) et Tunis," in *Fabrique du sensible & mutations des espaces habités*, 09/09/2022, <https://rencontreaau.hypotheses.org/426>.
